

SORTIR À PARIS

Les divertissements populaires à Paris au XIX^e siècle



Figure 1 : Léopold Flameng (1831-1911), *Le cabaret de la Mère Marie*, eau-forte, 1859. Paris, Musée Carnavalet.

Analyse de l'œuvre

→ Qu'est-ce qu'une eau-forte ? Faites des recherches sur Léopold Flameng.

→ Où est situé le cabaret de la mère Marie ? Ce cabaret est l'une des plus célèbres guinguettes de barrière¹, située près de la cité Doré, à l'angle du boulevard de la Gare (Vincent Auriol) et de la rue des Deux Moulins (place Pinel).

Sachant que le boulevard de la Gare a été rebaptisé boulevard Vincent Auriol et qu'à l'emplacement de la rue des Deux Moulins se trouve désormais la place Pinel, faites une recherche sur www.mappy.fr et situez le cabaret de la mère Marie. On s'aperçoit qu'il était proche de l'actuelle place d'Italie, dans le quartier du XIII^e arrondissement du Paris moderne. Évoquez l'urbanisation de Paris et l'annexion à Paris des communes limitrophes en 1860. (Cf. Cartes mises en ligne).

→ Étudiez la gravure. Qui sont les clients qui le fréquentent (origine sociale, perceptible dans le couvre-chef porté ; âge ; sexe) ? Quelles sont leurs activités (boire, manger, danser, chanter, jouer aux cartes, etc.) ? La musique est-elle présente ?

→ Voici l'inscription écrite sur le mur « A la renommée de la galette de la mère Marie ». Que signifie « galette » ? Donnez le nom d'un autre cabaret célèbre qui comporte ce mot. (Le Moulin de la Galette).

¹ Une guinguette est un petit cabaret, généralement située au-delà des barrières, c'est-à-dire en dehors des limites administratives de Paris, afin de ne pas payer les taxes sur l'alcool perçues aux barrières de l'octroi depuis la fin de l'Ancien Régime.

I – Les lieux de divertissement populaires

Si le peuple parisien est avant tout un peuple laborieux, la capitale propose quantité de loisirs gratuits ou à bas prix. Les soirs et les jours de congé, les gens du peuple se promènent sur les fortifications et les boulevards, profitant du spectacle de la ville pour fuir la promiscuité des logements exigus, mal chauffés et mal éclairés. Le chômage de la « Saint-Lundi », très répandu au XIX^e siècle parmi les ouvriers et artisans qualifiés qui travaillaient souvent le dimanche, permet, selon les saisons, de profiter des différents loisirs proposés à la population. Le repos dominical, instauré par la loi de 1906, fit progressivement disparaître cette coutume.

- **La ville au cœur du divertissement populaire**

Au XIX^e siècle, la promenade, originellement plutôt réservée aux aristocrates et aux bourgeois, s'est largement démocratisée. Les Parisiens aiment quitter la ville et sa promiscuité, faisant des guinguettes des villages environnants le but de ces voyages à la « campagne ». Néanmoins, ce sont surtout les déambulations *intra-muros* avec leurs divertissements nouveaux qui rencontrent du succès. Si certains jardins, comme les Tuileries, sélectionnent leurs promeneurs, sur les Champs-Élysées ou les boulevards, cafés, panoramas et cirques brassent des populations très diverses, diverties par les chanteurs et les saltimbanques. Si ces « récréations », selon la terminologie de l'époque, concernent l'ensemble des Parisiens, qui arborent leurs plus belles tenues pour l'occasion, ils ne provoquent néanmoins pas de réel brassage social : les classes favorisées socialement préfèrent généralement sortir en semaine pour ne pas se mêler au peuple. Au cours du siècle, des promenades plus spécifiquement destinées aux sorties populaires, comme les Buttes-Chaumont ou Montsouris, sont aménagées dans le but de se substituer à la sortie en famille au cabaret.

- **Guinguettes**

Selon le *Dictionnaire du commerce* de Savary, parut en 1723, les guinguettes sont de « *petits cabarets établis aux environs de Paris au-delà des barrières, où le menu peuple va en foule se divertir le dimanche et les fêtes* ». Ils sont situés hors de l'enceinte de la ville car le vin n'est pas soumis aux droits d'octroi.

Malgré une ordonnance de police de 1777 interdisant aux guinguettiers de tenir assemblée de danse et de musique les jours ouvrés, il semble que les guinguettes soient devenues dès le début du XIX^e siècle des débits de boisson où l'on danse, et le terme en vient à désigner, dans la langue administrative, les bals de petite taille des barrières, c'est-à-dire en dehors de la périphérie urbaine, et même ceux donnés à l'intérieur de la capitale. Leur activité est en fait plus diversifiée qu'il n'y paraît : on y joue, notamment aux dés et aux cartes, mais on y trouve aussi le nécessaire pour lire et écrire. Enfin, ces établissements sont des lieux de placement, notamment pour les ouvriers non qualifiés. Les divertissements qu'offrent les guinguettes encouragent leur développement, principalement dans certaines périphéries : Montrouge (barrières d'Enfer, du Maine et de Montparnasse), Belleville (barrières de la Courtille, des Trois Couronnes, de Ménilmontant, des Amandiers), Montmartre et Vaugirard.

L'année dansante se partage alors en deux saisons, mais l'organisation des bals publics dépend aussi de l'implantation géographique de l'établissement : dans les arrondissements centraux jusqu'aux premières lignes de faubourgs se trouvent les salles d'hiver et les cabarets dansants ; à proximité ou au-delà des barrières il s'agit d'un jardin d'agrément ou d'une guinguette². Les orchestres de guinguettes se composent d'un nombre restreint d'instrumentistes, trois ou quatre au maximum, privilégiant des instruments tels que violon, clarinette, flageolet, tambour et grosse

² François Gasnault, *Guinguettes et lorettes*, Paris, Aubier, 1986.

caisse. Les danses, inspirées des bals publics nés dès le XVIII^e siècle, en viennent peu à peu à détourner les usages, du quadrille par exemple, jusqu'à faire naître quelques « danses prohibées » telles la chahut ou le cancan, parfois condamnées par un tribunal pour atteinte aux bonnes moeurs. En dépit d'une apparente accessibilité, les différentes catégories sociales ne se mêlent pas et la clientèle y est particulière : on s'y retrouve entre connaissances, les affinités se faisant par corps de métiers ou par origine géographique à l'exemple des maçons, des militaires, des clercs de notaire ou encore des Auvergnats. Le peuplement même de ces banlieues détermine la clientèle des guinguettes, constituées plus souvent de la population locale que de Parisiens. L'extension de Paris qui repousse les limites de la ville en 1860, l'implantation des usines et l'urbanisation refoulent les guinguettes hors de l'agglomération le long de la Marne et de la Seine.

- **Bals publics**

Le bal public, quant à lui, s'impose à partir de 1820 comme un phénomène de société, connaissant une apogée entre 1830 et 1848. Les bals de la capitale accueillaient eux aussi une clientèle caractérisée : ainsi au bal du Prado, à l'emplacement du tribunal de commerce (Ile-de-la-Cité), se retrouvaient des étudiants, le dimanche des boutiquiers et des ouvriers le lundi. Au bal des étrangers (rue de Valois), près du Palais Royal, se côtoyaient des étrangers, des cordonniers, des peintres en bâtiment mais aussi des garçons coiffeurs.

Ces bals se développent aussi différemment selon les quartiers : les règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III voient ainsi la multiplication de cette activité avenue des Champs-Élysées, encore lieu de promenade champêtre, au point d'en faire une des sorties privilégiées de la population parisienne.

- **Théâtre**

Par ailleurs, durant toute la première moitié du XIX^e siècle, le théâtre occupe une place privilégiée parmi les divertissements populaires. Le boulevard du Temple, surnommé « boulevard du crime » depuis le milieu du XVIII^e siècle en raison du contenu dramatique des multiples mélodrames qu'on jouait dans les théâtres, est sans doute l'un des plus emblématiques de la présence populaire dans la capitale. Parmi eux, le premier théâtre de l'Ambigu-Comique (**Voir la chanson proposée plus loin dans le dossier**) et le théâtre de la Gaîté (avant sa destruction en 1861), attirent un public en masse. Le théâtre ou l'opéra-comique sont des récréations encore très populaires jusque sous le Second Empire, période où les bourgeois vont s'accaparer ce loisir.

Les théâtres dits « de banlieue » (Théâtres des Batignolles, de Montmartre, de Belleville, de Montparnasse, de Grenelle et des Gobelins) restent prisés du peuple pendant toute la Troisième République, malgré un déclin continu. Ils vont être concurrencés par les cafés-concerts, lieux de divertissement qui émergent au milieu du siècle.

- **Cafés-concerts**

Les cafés concerts – ou cafés chantants – connaissent eux aussi leur essor véritable vers 1840, en s'implantant avenue des Champs-Élysées. Des musiciens ambulants venaient s'y produire, notamment au Café du Bosquet. Seule distraction que pouvaient s'offrir les classes pauvres, le succès de la formule incita certains établissements à s'agrandir, à l'exemple du Café des Ambassadeurs qui fit construire une salle en 1843 pour y donner des concerts. Paris se voit rapidement gagné par l'engouement pour le *café conc'*. Le plus grand était l'Eldorado, construit en 1858 boulevard de Strasbourg, concurrencé par l'Alcazar, situé boulevard Poissonnières. À partir du Second Empire émergent de plus en plus de cafés-concerts qui, alliant débit de boissons, théâtre et musique, témoignent de la diversité d'une culture populaire étroitement surveillée par l'administration. L'apogée du café concert est datée des années 1880 jusqu'aux premières années du vingtième siècle. En 1900, on compte à Paris 274 cafés-concerts produisant de 10 000 à 15 000 nouvelles chansons par an.

Avec la domestication de la lumière au profit de la scène, le rôle du public va en s'amenuisant, ce qui les transforme en salles de spectacle modernes. Les cafés-concerts vont progressivement privilégier les tours de chant à la consommation stricte d'alcool et seront supplantés par les cabarets au sens actuel du terme et les music-halls.

II – Histoire succincte du cabaret

- **Le cabaret, ancêtre du restaurant**

Partie intégrante de la vie quotidienne plus que tout autre lieu de détente, le cabaret se distingue de la taverne parce qu'il vend du vin « à assiette », c'est-à-dire au détail, accompagné de nourriture, alors que la taverne vend le vin « au pot ». *Les cabarets de Paris* de Cuisin, ouvrage paru en 1821, indique que les habitués, échauffés par la consommation de vin, avaient pour habitude de pousser la chansonnette. Les cabarets pouvaient accueillir des réunions chantantes, dites « goguettes », où se retrouvait une assemblée, en général constituée autour d'un corps de métier. Chant et boisson sont associés dans une même notion de plaisir et de détente. On perçoit également, sous la dénonciation de mœurs dévoyées, une certaine organisation de la pratique, où chacun tient une place précise suivant une hiérarchie permettant d'orchestrer un loisir réputé anarchique.

- **Naissance du cabaret moderne et évolution d'un genre**

Au pied de la butte Montmartre, installé dans un ancien bureau de poste situé au numéro 84 du boulevard Rochechouart, le cabaret du *Chat noir* fut l'un des grands lieux de rencontre du tout-Paris et le symbole de la bohème à la fin du XIX^e siècle. Ouvert en novembre 1881, le gérant Rodolphe Salis imagine d'associer art et débit de boisson et permet à la chanson de cabaret de naître. C'est là aussi qu'est située l'émergence du théâtre d'ombres. Pour assurer la promotion du cabaret, Rodolphe Salis et Émile Goudeau créent la revue hebdomadaire *Le Chat Noir*, dont près de 800 numéros paraissent de 1882 à 1897. Elle incarne l'esprit « fin de siècle » et avait pour collaborateurs les chansonniers et les poètes qui se produisaient dans le cabaret ainsi que les artistes qui l'avaient décoré : on y trouve par exemple les signatures de Verlaine et de Richepin, ainsi que les célèbres illustrations de Théophile Alexandre Steinlen.

Après avoir déménagé pour occuper des locaux plus appropriés à l'affluence nombreuse, le *Chat noir* s'établit au 12 rue de Laval. Le local du boulevard Rochechouart est quant à lui repris par Aristide Bruant qui y fonde le *Mirliton*. Aristide Bruant use et abuse avec désinvolture de l'argot gouailleur du petit peuple alors que son cabaret était plutôt fréquenté par une bourgeoisie venue s'encanailler. Ses chansons mettent en scène les quartiers, les événements politiques, les destins misérables et les vies marginales peuplant Paris à la fin du siècle. Son succès s'explique tant par le personnage qu'il sut se forger et qui fut véhiculé par Toulouse-Lautrec, que par la vogue pour des lieux de parole plus libres défendus entre autres par les artistes.

En 1899, Henri Fursy invente la revue de cabaret articulée sur les problèmes et événements de l'actualité en moquant les hommes politiques au travers de « chansons rosses ». Les cabarets se spécialisent peu à peu autour de thématiques macabres ou pornographiques, et la plupart ne sont plus que des petites salles de théâtre où on joue des pièces en un acte. A la veille de 1914, la revue et le music hall ont fini par détrôner le cabaret, notamment grâce aux vedettes qu'ils présentent.

III – Des lieux de débauche ?

- **Le cabaret comme lieu de perdition**

Aux yeux des élites, le cabaret est un lieu sordide où se mêlent les odeurs de vin et de tabac – la plupart des ouvriers fument en effet la pipe. La consommation d'alcool a beaucoup augmenté en France à partir des années 1830 et s'accroît encore vingt ans plus tard avec la production d'un alcool distillé, à base de céréales ou de betteraves, fabriqué industriellement, ce qui fait chuter les prix. Le vin ne se cantonne pas aux estaminets, débits de boissons et cabarets : chez eux comme au travail, beaucoup de Parisiens consomment quotidiennement ce qui est considéré comme un fortifiant. En 1909, on estime que Paris concentrait la plus forte proportion au monde de débits de boisson, avec 11,25 débits pour 1000 habitants.

- **Le cabaret comme lieu de sociabilité masculine**

Au regard des forces de maintien de l'ordre public, cabarets et débits de boisson constituent un véritable problème non parce qu'on y consomme de l'alcool en quantité mais parce qu'il s'agit durant la majeure partie du siècle d'une forme de sociabilité permettant les rencontres associatives et favorisant les discussions politiques, au détriment supposé de la vie familiale et de l'ordre institué. Au XIX^e siècle, la fréquentation des cabarets et des théâtres est un aspect fort important de la culture urbaine, populaire ou petite-bourgeoise. Guinguettes et cabarets sont souvent accusés d'être des lieux de débauche et de favoriser l'ivrognerie, la violence et la prostitution. Les journaux se font volontiers l'écho des craintes bourgeoises.

Les lieux de rencontre populaires font peur. Bien souvent, la consommation d'alcool est cependant moins redoutée que les propos frondeurs qui peuvent y être échangés. Les cafés-chantants entendent déjà les refrains contestataires de Béranger, et les cabarets se divisent très vite en deux catégories : ceux où l'on chante et où l'on danse, et ceux où on brocarde l'actualité : « *aux époques de commotion politique, le caractère des chants que l'on fait entendre dans les guinguettes change complètement ; et ces sociétés deviennent des foyers d'excitations séditieuses. L'autorité publique exerce sur ces réunions une surveillance aussi active que possible ; et elle s'efforce d'en restreindre le nombre*³. ».

³ Le Play, Frédéric, *Les ouvriers européens, Tome VI, Les ouvriers de l'Occident*, « Tailleur d'habits de Paris », Alfred Mame et fils, 1878

Chanson n° 1 : Ballade du Chat noir (1884)**Aristide Bruant (1851-1925).**

*La lune était sereine
 Quand sur le boulevard,
 Je vis poindre Sosthène
 Qui me dit : Cher Oscar !
 D'ou viens-tu, vieille branche ?
 Moi, je lui répondis :
 C'est aujourd'hui dimanche,
 Et c'est demain lundi ...*

*La lune était moins claire,
 Lorsque je rencontra
 Mademoiselle Claire
 A qui je murmurai :
 Comment vas-tu, la belle ?
 - Et Vous ? - Très bien, merci.
 - A propos, me dit-elle,
 Que cherchez-vous, ici ?*

*La lune était plus sombre,
 En haut les chats braillaient,
 Quand j'aperçus, dans l'ombre,
 Deux grands yeux qui brillaient.
 Une voix de rogomme⁴
 Me cria : Nom d'un chien !
 Je vous y prends, jeune homme,
 Que faites-vous ? - Moi... rien...*

*La lune était obscure,
 Quand on me transborda
 Dans une préfecture,
 Où l'on me demanda :
 Etes-vous journaliste,
 Peintre, sculpteur, rentier,
 Poète ou pianiste ? ...
 Quel est votre métier ?*

Refrain

*Je cherche fortune,
 Autour du **Chat Noir**,
 Au clair de la lune,
 A Montmartre !
 Je cherche fortune ;
 Autour du Chat Noir,
 Au clair de la lune,
A Montmartre, le soir.*

→ Ecoute : <http://musique.ados.fr/Aristide-Bruant.html>

Pistes pédagogiques

→ **Quel est le registre de langage employé ?**

→ **Aristide Bruant : un personnage de cabaret.**

Faites la biographie d'Aristide Bruant (élaboration d'un personnage de cabaret : ascension vers le succès, costume, argot, Toulouse-Lautrec).

Étudiez le répertoire d'Aristide Bruant : langage (argot), thèmes (les quartiers de Paris), etc.

⁴ Voix grasse d'un ivrogne (registre familial).

Chanson n° 2 : Viens poupoule
Chanson créée⁵ par Félix Mayol (1872-1941) en 1902, paroles et musique d'Adolph Spahn (vers 1898)

*Le samedi soir après l'turbin⁶
 L'ouvrier parisien
 Dit à sa femme : Comme dessert
 J'te paie l'café-concert
 On va filer bras dessus bras dessous
 Aux galeries à vingt sous
 Mets vite une robe faut s'dépêcher
 Pour être bien placés
 Car il faut
 Mon coco
 Entendre tous les cabots⁷*

*Viens poupoule, viens poupoule viens !
 Quand j'entends des chansons
 Ça me rend tout polisson
 Ah !
 Viens poupoule, viens poupoule viens !
 Souviens-toi que c'est comme ça
 Que je suis devenu papa.*

*Un petit tableau bien épatant
 Quand arrive le printemps
 C'est d'observer le charivari⁸
 Des environs de Paris
 Dans les guinguettes au bord de l'eau
 Au son d'un vieux piano
 On voit danser les petits joyeux
 Criant à qui mieux mieux
 Hé le piano !
 Tu joues faux !
 Ça n'fait rien mon petit coco.*

*Viens poupoule, viens poupoule viens !
 Ce soir je t'emmène ... où ?
 A la cabane bambou⁹
 Hou !
 Viens poupoule, viens poupoule viens !*

*Et l'on danse plein d'entrain
 La "polka des trottins"¹⁰*

*Avec sa femme un brave agent
 Un soir rentrait gaiement
 Quand tout à coup jugez un peu
 On entend des coups de feu
 C'était messieurs les bons apaches¹¹
 Pour se donner du panache
 Qui s'envoyaient quelques pruneaux¹²
 Et jouaient du couteau
 Le brave agent
 Indulgent
 Dit à sa femme tranquillement :*

*Viens poupoule, viens poupoule viens !
 Pourquoi les déranger
 Ça pourrait les fâcher
 Ah !
 Viens poupoule, viens poupoule viens !
 Ne te mets pas en émoi
 Ils se tueront bien sans moi*

[...]

→ Ecoute :
www.chanson.udenap.org/paroles/viens_poupoule.htm et www.youtube.fr

⁵ Interprétée pour la première fois.

⁶ Synonyme de travail en argot.

⁷ Généralement : chien. Ici : comédien ou artiste assez médiocre.

⁸ Chahut, tapage, animation.

⁹ Référence à la chanson créée en 1899 par Félix Mayol *la cabane bambou*. Paroles et musique de Paul Marinier

¹⁰ Chanson comique d'Alexandre Trébitsch et Henri Christiné, chantée par Félix Mayol. Phonoscène (courte mise en scène de chansons, ancêtre du clip) d'Alice Guy pour la société Gaumont (1905) sur www.youtube.fr.

¹¹ Voir le dossier sur le gamin de Paris.

¹² Balle d'arme à feu (fusil, revolver) ou projectile.

Chanson n° 3 : Une soirée à l'Ambigu, chansonnette fin de siècle**Paroles de Léopold Gangloff et musique de René de Croix-Rouge. Interprétation par Albert Caudieux (1850-v. 1914).**

L'autr'jour ma femm' me dit veux-tu
 M'emmener au théâtre
 Alors j'lui paye à l'Ambigu,
 L'dernier amphithéâtre
 Comm' c'est pas chérot¹³
 J'emmèn' mon cabot¹⁴
 Mon gosse et ma belle-mère
 Juste l'on donnait
 Un machin d'Ohnet¹⁵
 Où l'on n'fait que d'pleurer

Au paradis v'la qu'nous montons
 Avec tout' ma famille
 Là haut y a des gens d'tous les tons,
 Faut voir comme ça fourmille
 Y a des parfumeurs,
 Et des vidangeurs¹⁶,
 Tout le mond'fraternise,
 J'gob' les plac's du haut,
 Car lorsqu'il fait chaud,
 On peut s'mettre en chemise.

V'la qu'ma femm' retir' son jersey
 Son jupon, tout's ses nippes¹⁷,
 Ma bell'mèr' dégraff' son corset,
 Pour rafraîchir ses formes,
 Et moi sans façon
 Je m'mets en cal'çon
 Bref nous étions à l'aise
 Quand v'la qu'tout à coup
 J'entends les trois coups
 J'vais en voir pour ma braise¹⁸

On lèv' la toile et j'aperçois
 S'baladant sur la scène
 Un'espèce de grand Iroquois¹⁹,
 Criant comme un' baleine !
 J'me souviens pas bien,
 Mais j'crois, nom d'un chien !

Que c'était Charlemagne
 Car lorsqu'il gueulait
 Richelieu disait :
 Sir' ne fait's pas tant d'magnes
 Au moment du troisième tableau
 Un' grand' scèn' pathétique,
 L'silence régnait de bas en haut
 Vrai, c'était magnifique !
 J'entends s'il vous plaît,
 Un p'tit coup d'sifflet
 On aurait dit un merle
 C'était bell'maman
 Qui tout en pleurant
 Laissait tomber un'larme

En entendant c'bruit folichon
 Tout le monde s'emporte
 Et dit : en v'là des tas d'cochons !
 Fichez-les à la porte,
 Devant c'bacchanal²⁰,
 Un municipal
 Viv'ment nous pri'd'descendre
 A son injonction,
 Sans plus d'réflexion
 Il a fallu se rendre.

Avec tout ça je n'ai pas vu
 Cett'pièc'que j'idolâtre,
 Mais j'veux r'tourner à l'Ambigu
 Car c'est un bath théâtre !
 J'vous l'dis sans détour,
 Si jamais ce jour,
 J'emmèn' ma bell'mère.
 Comme je sui prudent,
 Je fais mettre avant
 Un bouchon au vestiaire.

¹³ Cher.¹⁴ En argot, un cabot est un chien.¹⁵ Georges Ohnet (1848-1918) est un écrivain populaire qui a notamment écrit plusieurs mélodrames.¹⁶ Ceux qui vident les fosses d'aisance.¹⁷ Vêtements.¹⁸ Argent.¹⁹ Terme péjoratif pour désigner un individu en argot.²⁰ Ici : grand bruit, tapage.

Pistes pédagogiques

→ Relevez les mots argotiques et donnez-leur une définition.

→ Identifiez les éléments de comique dans les chansons n° 2 et 3.

→ Notez les détails concernant les personnages évoqués dans les trois chansons (sexe, métier ou niveau social, etc.).

- Chanson n° 1 : Oscar.
- Chanson n° 2 : un ouvrier et sa femme ; un agent de police et sa femme.
- Chanson n° 3 : vraisemblablement un ouvrier, sa femme et sa belle-mère.

L'Oscar de la Ballade du Chat noir peut-il être considéré comme faisant partie du peuple ? (Non, c'est un artiste ou un intellectuel qui mène une vie de Bohème, car il lit les journaux et a voyagé en Grèce).

→ Enumérez les différents lieux de divertissement populaires (en jaune) et les chansons ou les pièces mentionnées dans les chansons n° 1, 2 et 3 (en vert). Localisez ces endroits de distractions destinés au peuple parisien.

Le théâtre de l'Ambigu ou Ambigu-Comique ouvre en 1769. Son répertoire, centré sur les pantomimes et les féeries, s'élargit au XIX^e siècle. Il se spécialise dans les mélodrames comme de nombreux théâtres du boulevard du Temple²¹, d'où le nom de boulevard du Crime²². Détruit en 1827, il est reconstruit l'année suivante Boulevard Saint-Martin, dans le 10^e arrondissement et on y joua des pièces de boulevard et des vaudevilles jusqu'en 1920, année où il fut transformé en cinéma.

→ Reportez-vous au répertoire de chansons populaires proposé dans le cadre de l'exposition.

Bibliographie et liens

- Sur l'histoire des théâtres, des cabarets parisiens et de la chanson française au XIX^e siècle :

www.histoire-image.org

www.lehall.com : écoute possible de chansons.

www.delabellepoqueauxanneesfolles.com

www.chanson.udenap.org (site consacré à la chanson de la fin du second Empire aux années cinquante) : écoute possible de chansons.

Condemi, Concetta, *Le Café-Concert. Histoire d'un divertissement (1849-1914)*, Paris, Quai Voltaire, 1992.

Fierro, Alfred, *Histoire et dictionnaire de Paris*, Paris, Robert Laffont, 1996, 1580 p.

Gasnault, François, *Guinguettes et lorettes, Bals publics à Paris au XIX^e siècle*, Aubier, Millau, 1986.

Yon, Jean-Claude, *Histoire culturelle de la France au XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, coll. U, 2010, 318 p.

- Sur les enquêtes de Frédéric Le Play

Le Play, Frédéric, « Le tailleur de Paris », *Les ouvriers européens, Tome VI, Les ouvriers de l'Occident*, Alfred Mame et fils, 1858. Monographie disponible en ligne sur : www.science-sociale.org (voir la rubrique « bibliothèque numérique »).

- Sur l'argot :

Dictionnaire d'argot : www.languefrancaise.net/bob ou www.languefrancaise.net/Argot

²¹ Dans le 3^e arrondissement de Paris.

²² De nombreux théâtres situés sur le Boulevard du Crime ont été démolis après 1861, lors de l'agrandissement de la place du Château-d'eau (désormais place de la République).